1974

N

DROGUE ET MYSTIQUE

LE BWITI DES FANGS

par

JACQUES BINET

Peuple conquérant, les Fangs ont déferlé sur le Sud-Cameroun et le Nord-Gabon au cours des XVIIIe et XIXe siècles. Leur conquête était étrange : sans organisation tribale, famille après famille, ils se pressaient vers la mer. Ce passé de conquérants les a marqués; ils n'hésitent pas à s'approprier les techniques ou les idées, persuadés qu'ils sont assez forts pour les intégrer à leur propre culture. Avides de nouveautés, ils croient que le progrès est en marche et ne se perdent pas en regrets qu'ils estiment stériles et injustifiés. Il était donc logique qu'ils recherchent la culture occidentale et s'efforcent de l'assimiler. Dans les mêmes perspectives leur conversion au christianisme a été massive.

Depuis une vingtaine d'années pourtant on assiste au développement d'un culte local, le bwiti. Traditionnel dans le Gabon central, chez les Mitsogos, ce culte est venu, avec les ouvriers forestiers, s'installer dans la région de l'estuaire et aux alentours de Libreville. Les Fangs s'en sont emparés et l'ont modifié, y ajoutant des souvenirs de leurs traditions cosmogoniques, y introduisant des idées et des rites venus du catholicisme.

Il est intéressant, après avoir exposé rapidement ce qu'est le bwiti, de chercher d'où lui vient son pouvoir de séduction.

B3799, ex1

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire
N° : 3799 ex 1
Cote : B

18 NOV. 1983

29 JAN 1976
O.R.S.T.O.M.
Collection de Référence
n° 7335 Sec.

I. LE BWITI ET SON ART

L'art fang a donné au Musée imaginaire des pièces magnifiques. Mais depuis cinquante ans il était en décadence marquée; malgré quelques réussites, un art religieux chrétien n'avait pas relayé le culte des ancêtres. De nombreux objets bwitistes façonnés, décorés, témoignent d'une recherche artistique qui dépasse le fonctionnel. Les éléments purement décoratifs y sont rares car tout y est symbole. Ce simple fait montre l'importance du bwiti : il est assez fort pour susciter des émotions artistiques, il est assez dynamique pour centrer autour de lui toutes les pensées et pour colorer toute la vie psychologique et culturelle des sujets croyants.

La simple description du temple et des objets du culte permet de saisir les grandes lignes de la religion. La chapelle est une construction rectangulaire dont l'entrée, abritée par un auvent, sur le pignon, est largement ouverte. Des écrits bwitistes — car les dirigeants tiennent souvent des cahiers de rituels, des recueils de cantiques — décrivent le plan du temple et les points principaux qu'on y rencontre en donnant l'image d'un homme couché sur le dos. Cette rencontre avec la symbolique en usage dans les églises du Moyen Age occidental est saisissante. Un poteau, généralement sculpté et peint, soutient la poutre faîtière. Le sol couvert par l'auvent représente les jambes, le poteau le sexe. Le fond du temple, aménagé pour recevoir l'orchestre, représente la tête, les portes latérales les bras. Un feu de bois est allumé à la place du cœur, l'ombilic est matérialisé par un rond de vannerie suspendu au faîte.

Le visiteur a parfois la surprise d'apercevoir là une vieille roue de bicyclette. L'utilisation de ces débris de la civilisation occidentale est irritante : cela paraît dérisoire et caricatural. On se demande si cet emploi d'objets hors de leur utilisation rationnelle et de leur contexte habituel n'est pas, selon l'expression de G. Tillion, un nouveau symptôme de clochardisation de l'Afrique. En y réfléchissant mieux, il faut reconnaître que, si l'esthétique ne s'y retrouve pas, le sens symbolique est parfaitement assuré.

En effet, cet ombilic divin c'est le lieu où toutes les créatures du monde se trouvent reliées à la divinité. Quel meilleur symbole que celui de la roue et de ses rayons, et quelle meilleure roue qu'une vraie roue? N'est-ce pas une singularité que cette utilisation du cercle, pour exprimer des conceptions métaphysiques complexes, par des peuples qui, on l'a souvent dit, n'ont pas inventé la roue pour s'en servir à des fins matérielles? Cet ombilic divin est bien décrit par un informateur appartenant à un rite « aberrant » : « C'est la partie du corps qui est entre le ventre et le cœur. Des fils partent partout quand on a mal à la poitrine. Ils s'attachent à toutes les âmes du monde. C'est pourquoi on dit que l'homme est attaché à Dieu. Les âmes viennent naître ainsi. Elles descendent au moyen de cette corde. Quand la corde est coupée il y a une naissance chez nous. Les hommes du ciel pleurent, de même que nous, nous pleurons quand un homme meurt. L'âme qui quitte le ciel part, mais reviendra-t-elle et comment reviendra-t-elle?... L'araignée représente ces cordes, car Dieu a tout fait avec des symboles qu'on peut voir. »

Dans un autre temple, un objet sans rapport apparent avec une roue était accroché : un morceau de bois oblong, percé de quatre petites baguettes; et le prêtre du lieu expliquait : « C'est le cœur de Jésus-Christ et ce sont les sagaies qui l'ont tué. Quand tu parles avec Dieu, tu restes là et toutes les grâces peuvent tomber dans ton cœur. » On voit l'incertitude de ce symbolisme : la circonférence ayant disparu, les rayons deviennent sagaies et l'esprit est attiré par le « Sacré-Cœur ».

Le feu brûle devant la partie réservée à l'orchestre; et c'est le cœur. Un mythe l'explique : Nzame cherchait à forger la création, mais il n'avait pas de feu. Mebeghe Dieu lui suggère alors de faire sacrifice de son sang. D'une goutte naît le feu...

Près de l'entrée du temple se dresse un poteau sculpté. Il est percé, dans l'axe du temple, d'un trou de 10 à 20 centimètres et haut du double. Cet orifice, disent les bwitistes, c'est le sexe féminin, la porte que chaque homme franchit pour venir au monde. C'est aussi « ozamboga », le trou foré dans l'arbre que les Fangs ont franchi avec tant de difficultés pour achever leur migration. L'orifice est en même temps une fenêtre ouverte sur l'au-delà qui permet la communication d'un monde à l'autre. D'après les plans,

le poteau symbolisait le sexe de l'homme couché figurant le temple. Ici il est sexe femelle. Cette contradiction est-elle due à l'imprécision inévitable de la pensée symbolique, ou bien est-elle acceptée pour exprimer la complémentarité des deux sexes? Existe-il des traces d'une personnification du toit du temple, analogue au symbolisme de la projection au sol?

Distinguer les poteaux en figuratifs et non figuratifs ne servirait à rien, car ces catégories ne représentent pas grand-chose dans l'esprit des sculpteurs ou des fidèles. Certains poteaux sont façonnés pour représenter une figure humaine féminine généralement debout, parfois à demi accroupie. La plupart sont simplement taillés pour faire saillir des méplats : le cylindre du bois se transforme en un cube à demi dégagé dont les quatre faces symbolisent les quatre directions de l'espace ou les diverses catégories morales. Des sculptures sont dégagées, en creux ou en relief; les motifs les plus fréquents sont la croix, l'étoile à quatre branches, la clef.

Parfois un autre orifice est taillé, perpendiculairement au premier. C'est par là, disent les informateurs, que viennent au monde les sorciers.

Le poteau est l'objet d'une certaine dévotion. Les fidèles s'inclinent profondément devant lui et, pendant le culte, il est l'objet de rites de libations. Lorsqu'il n'est plus employé dans le temple, parce qu'il est en mauvais état ou remplacé, le poteau est déposé mais conservé. J'en ai vu dressés dans un coin du temple ou appuyés contre un arbre de caractère sacré.

Le poteau est, en effet, un véhicule privilégié des esprits, c'est en le suivant qu'ils descendent sur la terre dans les cultes d'ombwiri.

Dès l'entrée, le poteau divise le temple en deux parties : gauche et droite. Il convient d'entrer par le côté droit et de sortir par le gauche. Le côté droit symbolise la vie, le soleil, l'homme; le côté gauche, la mort, la lune, la femme. Mais ici apparaît une incohérence étrange : le côté droit du temple (le « côté épître » comme on pouvait dire dans l'ancienne liturgie catholique) correspond avec le côté gauche de l'homme couché sur le dos qui en figure le plan. On peut donc supposer que ce dernier symbole est plus récent et il sera intéressant de voir comment il contaminera désignation et symbolisme de l'espace.

Appréhendé dans une synthèse intellectuelle, l'espace désigné par l'architecture prend un sens, une présence. Mais l'appropriation va bien plus loin et c'est l'ensemble de la cour limitée par les habitations qui est interprété et pensé en fonction du bwiti. Des massifs d'iboga (*Tabernanthe iboga*) y sont plantés, en haies contre le temple, ou en massifs au milieu de la cour; mais toujours avec un certain ordre. Cette plante est un élément essentiel du culte. Pour y être initié le candidat doit manger l'écorce des racines en quantité suffisante pour avoir des hallucinations. Le sujet vomit souvent, ce qui n'est pas considéré comme un mauvais signe. En effet, « il faut vomir jusqu'à la première goutte de lait », dit un témoin, voulant dire par là qu'il faut rejeter totalement la vie terrestre pour accéder à une autre vie. Il tombe généralement assez vite dans une sorte d'ivresse passive. Les images montent en lui, vivement colorées. Certaines fonctions sensorielles se développent, odeurs et sons sont exacerbés... Après plusieurs heures, l'initiateur et le parrain questionnent le néophyte sur ses visions pour savoir s'il a vu le séjour des morts, le séjour de Dieu...

L'iboga est le véhicule qui permet à l'homme d'atteindre Dieu. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il soit appelé « sainte Abwa » par certaines sectes. Par une attirance phonétique on peut se demander si un rapprochement ne se fait pas entre « bois » et « abwa ». Dans la création du monde, telle que la décrivent certains prophètes, on présente une assimilation entre le Christ, voie pour aller à Dieu, et l'iboga. L'iboga est née d'une côte de Nzame.

Alors que l'art ancien des Fangs était à base de sculptures en ronde bosse non peinte, l'art du bwiti est vivement coloré. Les bas-reliefs rehaussés de couleurs diverses y jouent un grand rôle. On voit apparaître des peintures murales, des planches de bois ornées de peintures. Ce passage de la sculpture à la peinture vaut d'être signalé. La possibilité d'avoir des colorants de toutes sortes a facilité cette évolution; l'habitude des livres, des journaux illustrés a habitué le public à une représentation sur une surface plane; mais l'adoption de l'iboga est probablement une cause déterminante. Cette drogue, en effet, donne des visions colorées : ceux qui le rapportent insistent sur ce point. Selon la couleur « des routes », les parrains jugent si le néophyte se trouve ou non sur le bon chemin. L'alan

(Hylodendron gabonense), utilisé précédemment pour les cultes d'ancêtres, ne donnait dit-on que des visions en noir et blanc et des hallucinations auditives : d'où le passage de la sculpture en bois naturel patiné aux enluminures actuelles. D'où, également, la supériorité de la vision bwitiste, plus « convaincante » parce que plus complète.

A faible distance, de l'autre côté de la cour, un espace soigneusement balayé, entouré sur trois côtés de troncs servant de bancs, fait face au temple : c'est le nzimba, où les initiés se rassemblent avant la cérémonie.

Très fréquemment le nzimba est dominé par un très gros arbre. Autour du tronc, soigneusement protégées, poussent diverses plantes médicinales. L'arbre est le symbole de la forêt où fut jadis découvert l'iboga — et qui a été pendant longtemps le seul milieu nourricier des hommes de ces régions. Il faut se souvenir, en effet, que les propriétés de l'iboga ont été, selon la légende, découvertes par les Pygmées avant qu'il soit transmis aux Mitsogos puis aux Fangs. Choisi parmi les espèces susceptibles de fournir des fûts droits, très élevés, sans branches, l'arbre du nzimba symbolise aussi la difficulté pour un homme livré à ses seuls moyens de se hausser jusqu'au niveau divin. Au dire de certains informateurs, c'est pour mieux le faire comprendre que l'on choisissait des arbres épineux comme le kapokier afin de prouver l'impossibilité de l'escalade.

La cithare joue un rôle central dans les cérémonies et les fidèles la considèrent comme une personne : elle est initiée, vêtue, baignée. Une femme pygmée en transmit jadis le secret aux hommes et paya de sa vie sa connaissance. L'instrument rappelle son souvenir. Cependant un esprit céleste vient reposer dans l'instrument qui lui est dédié. Un prêtre décrit de façon poétique le rôle de l'instrument et de la musique : « Pour voir Dieu, il faut manger le corps de Dieu qui est l'iboga; et la cithare, le Ngoma, qui est la Sainte Vierge, vous tient par la main et vous conduit vers Dieu. » D'autres indiquent qu'elle est comme une pirogue qui fait passer d'un monde à l'autre, du monde profane au monde sacré, du monde des vivants à celui des morts.

Le bwiti paraît donc extrêmement riche d'éléments divers. Frappés par cette prolifération exubérante de symboles, de rites, de croyances, certains observateurs étran-

gers ne voient que visions kaléidoscopiques sans unité profonde et ils ne comprennent pas que le bwiti puisse se poser en concurrent du catholicisme. En réalité, le bwiti est aussi bien adapté à l'individu qu'au groupe social au sein duquel il se développe.

II. BWITI ET INDIVIDUALISME

Deux idées sont à considérer : le bwiti favorise l'accomplissement de l'individu, d'une part, et, d'autre part, il s'adresse à la totalité de l'homme.

Les cultes traditionnels des Fangs étaient des cultes d'ancêtres et l'individu pouvait s'y trouver écrasé par la famille. Seuls les fondateurs de lignage étaient l'objet d'une vénération individuelle; les autres n'étaient que des maillons de la chaîne et les cadets étaient un peu oubliés. Sous la pression de l'individualisme, chaque homme voulut avoir ses propres reliques d'ancêtres à vénérer et être lui-même — en dehors de ses frères — le prêtre de son culte ancestral. Cela aboutit vite à une étrange confusion. Au culte des crânes vint s'ajouter une société secrète, qui, à bien réfléchir, en était la contradiction. En effet, un culte d'ancêtre lié au lignage est forcément limité à une seule famille. Une société secrète regroupe tous les jeunes gens d'un village quelle que soit leur appartenance familiale. Dans la société « melan » les jeunes gens étaient rassemblés; on leur montrait les diverses reliques familiales réunies dans une case d'initiation; on leur faisait absorber des drogues, dont l'alan, qui donnait son nom à la société. Au cours de leur hallucination, les initiés voyaient les ancêtres. On devine bien l'imbrication de groupes sociaux et de croyances que cela suppose. Du culte des bieri où il était pris dans un cadre familial, le Fang est passé au melan où il est pris dans un cadre villageois. Le bwiti va reconnaître à l'individu sa pleine autonomie.

A travers les descriptions que les auteurs donnaient du bwiti vers 1950, on a l'impression de n'être pas loin du melan. L'essentiel y était, semble-t-il, d'aller, grâce à l'iboga, rendre visite aux villages des ancêtres. Si l'on y ren-

contrait quelque personnage surnaturel, c'était le chef du village des morts. Le témoignage de Balandier, dans *Sociologie actuelle*, est bien net sur ce point. Or, en conversant, en 1966, avec des bwitistes de diverses observances, j'ai eu l'impression très nette que les perspectives étaient tout autres. Le but de leur recherche et l'objet de leurs spéculations sont proprement théologiques. Certains n'attachent apparemment pas d'attention aux ancêtres; d'autres ne les considèrent que comme des intermédiaires, des garants auprès du Dieu très haut. L'évolution des idées montre bien que le bwiti peut s'accommoder d'une poussée individualiste, même s'il ne la provoque pas.

Certes, dans le catholicisme, chaque homme peut se sentir responsable de son âme et de son destin. Il doit rendre compte devant Dieu du bien et du mal qu'il a pu faire : sa responsabilité morale est entière. Paradis ou Enfer sanctionneront une vie consacrée au bien ou au mal... Pourtant l'Eglise catholique est une société communautaire : elle a des rites fixés une fois pour toutes, auxquels les fidèles participent, mais qu'ils ne créent pas. Elle a un clergé, blanc ou noir, auquel les fidèles confient le soin de la liturgie et de l'étude théologique. Elle a des dogmes qui ont été définis au cours des siècles. Toute cette organisation est à une échelle qui dépasse infiniment l'individu, à la fois dans le temps, puisque sa tradition couvre deux mille ans, et dans l'espace, puisqu'elle se veut universelle.

Sous beaucoup d'aspects le bwiti favorise davantage l'individualisme. En effet, chaque initié doit mener par lui-même sa quête de Dieu. Son « esprit » voyage dans l'autre monde. Il lui faut observer tout ce qu'il voit, s'en souvenir et le méditer pour en retirer une connaissance du pays de Dieu. Il doit donc se forger à lui-même sa propre théologie. Les rites liturgiques ne sont pas très contraignants : beaucoup de prêtres modifient volontiers des prières et innovent dans les chants, la musique ou l'ornementation...

Dans cette religion, les initiés ont, au cours de leurs visions, la révélation du divin. Ils accomplissent un voyage dans l'autre monde, y rencontrent des esprits surnaturels. Leurs déclarations sont rares et réticentes d'ailleurs, car, disait l'un d'eux, ces visions nous coûtent trop de peine pour que nous ne les gardions pas secrètes. Cependant il semble que les visions concernant directement les person-

nages divins ne soient pas très fréquentes. On m'a donné des descriptions de paysages, des descriptions de certaines pièces de la maison de Dieu. Des fidèles m'ont dit avoir vu le Christ vaquant à des occupations diverses, avoir aperçu la silhouette divine. Ils m'ont rapporté des conversations avec leur père, leur mère ou leurs frères décédés. Mais personne n'a fait état de paroles de Dieu ou de révélations détaillées sur son être. Néanmoins, comme tout est fondé sur des rêves individuels, il peut paraître étonnant que cette multitude de songes reste suffisamment cohérente pour que tous les croyants restent d'accord sur les bases essentielles. Le rêve étant souvent marqué par la fantaisie la plus échevelée, ne devrait-on pas s'attendre à une floraison de croyances parfaitement farfelues et totalement incompatibles les unes avec les autres?

Il faut reconnaître d'abord que ce danger n'est pas inexistant : le foisonnement des chapelles individuelles le montre. Malgré tout, les contradictions entre elles ne sont pas irrémédiables. En effet, les rêves font probablement appel au fonds culturel commun à tous les Fangs, ce qui explique leur homogénéité relative. En outre, ils sont interprétés selon les schémas que la culture traditionnelle fournit à chacun. Enfin un contrôle explicite est exercé par les parrains. L'initié doit leur décrire ce qu'il a vu et ils interprètent ou aident à interpréter ces visions confuses. Un informateur m'a dit qu'il considérait comme un péché grave de suggérer des visions à un initié. Cela montre bien que l'hypothèse n'est pas improbable. Malgré tout les rêves manifestent une certaine homogénéité, comme je l'ai dit plus haut, et permettent de maintenir une certaine unité des croyances.

Actif dans la création des dogmes, le bwitiste est responsable de sa vie individuelle. La pensée n'est pas ferme sur ce point, mais, faute d'en trouver des expressions claires, l'ethnographe doit la chercher à travers l'explication des objets ou des dessins : la méthode vaut d'être décrite. Un prêtre avait reçu papier et crayons feutres pour exécuter des dessins, sans programme plus précis. Il a dessiné des figures représentant les grandes lignes de ses croyances et les esprits qu'il révérait. La première représente, en coupe, une plante à bulbe posée sur une surface verte : c'est le monde de la création primordiale. Au sommet une sorte de flamme, la fleur, figure le père, le socle;

en bas figure la mère que le prêtre dénomme, avec un génie verbal extraordinaire, « mer méditernelle » pour traduire le nom fang qu'il lui donne : « *Mang Gnama* » (océan maternel). L'intérieur du bulbe est composé de couches de couleurs diverses et les feuilles elles aussi sont de couleurs diverses. « Chaque feuille représente une nation. A chaque époque, précise notre visionnaire, Dieu prend une de ces couleurs qui travaille. » Poursuivant son catéchisme en images, devant le dessin d'une sorte de limace rayée dans la longueur de plusieurs couleurs, à l'arrière de laquelle on voit de petites taches de couleur, le prêtre explique : « Quand la plante s'est mise debout, les intestins (les diverses couleurs) se sont déroulés. Le rouge représente le tonnerre, le feu, la forge; le vert, les hommes fidèles; le bleu, le premier vêtement, la membrane qui protège l'enfant dans le sein, le placenta, les anges gardiens; le violet, les féticheurs (les beyem) dont c'est la première couleur, bien avant le noir, puis ils ont perverti la création en mangeant des hommes, de là ils sont devenus noirs. » Et chaque espèce de créature a des déjections de la couleur propre « à sa nation », comme dit le témoin. On peut penser que, pour lui, les catégories morales (féticheurs, hommes bons...) sont aussi tranchées et déterminées d'avance que les cadres nationaux.

D'après cette explication, les hommes naissent donc « féticheurs » — le témoin entend par là les « sorciers mangeurs d'hommes », comme on dit ailleurs, ceux qui sortent la nuit de leur corps et vont manger d'autres hommes, « vampires » selon l'expression locale. Cependant les beyem n'ont exercé leurs sinistres talents que par la suite. Auraient-ils pu ne pas le faire? Un homme doué de cette aptitude peut-il agir autrement que les autres et s'abstenir?

Selon les conceptions métaphysiques des Fangs, il y a parfois dans l'homme un principe « malin », l'évur, qui donne une puissance hors de l'ordinaire; l'évur sort la nuit du corps de son possesseur. Au cours de ses vagabondages nocturnes, il rencontre d'autres évurs; avec eux il organise des sacrifices humains et des festins où l'on se repaît des victimes. Rêve et veille se confondant, il est probable que tout reste sur le plan du songe, et qu'il s'agit de dévorer, dans l'imaginaire, le principe vital d'autres personnes. Ces victimes sont condamnées, dit-on, à s'étioler et à mou-

rir d'épuisement. La parenté avec les légendes de vampires a frappé les Fangs qui ont adopté le mot.

Les notions de responsabilité morale sont différentes des nôtres. Un homme qui voit périr ses proches peut se sentir coupable, même si, à sa connaissance et dans sa volonté consciente, il ne leur a fait de mal ni physiquement ni magiquement. D'où certains aveux d'anthropophagie ou de sorcellerie, d'où la nécessité de se faire soigner pour fixer dans une ligne de bonté l'évur maléfique. D'où enfin une atmosphère de terreur : le meilleur homme du monde peut, à son insu, tuer ses proches. Dans son film *M. Albert, prophète,* J. Rouch décrit, en Côte-d'Ivoire, des cas semblables avec un vocabulaire différent : « Je l'ai tué en diable », avouent les malades du prophète.

Prenant la question de la prédestination sous un autre angle, d'autres dignitaires bwitistes apportent une lumière nouvelle : ce n'est pas le fait de manger de l'iboga, ni même de se promener dans le pays de Dieu, qui prouve la rectitude d'un homme et qui garantit son salut futur.

Le bwitiste a la responsabilité de sa vie morale. Celle-ci est relativement simple. Conforme à la « loi naturelle » (ne pas voler, ne pas tuer, ne pas commettre d'adultère avec une femme mariée), elle intègre des interdits que l'on rencontre fréquemment en Afrique : ne pas déféquer ou uriner dans une rivière, ne pas accomplir le coït en dehors des habitations...

L'appel à la « créativité », très net dans la liturgie et la théologie, est moins marqué dans la vie morale.

Compatible avec la revendication individualiste et favorable à l'accomplissement individuel, le bwiti a, en outre, l'avantage d'intégrer la totalité de l'homme. Le christianisme fait surtout appel à la pensée rationnelle, à l'homme conscient. Le bwiti met dans son jeu l'homme tout entier. En reconnaissant au rêve halluciné une valeur essentielle, il valorise l'inconscient et en donne une explication.

Dans le domaine de la connaissance, dans celui de l'affectivité, dans celui de l'action, la position du bwiti est différente de celle des cultes chrétiens.

Les bwitistes mettent souvent l'accent sur le caractère rationnel de leur connaissance religieuse. Confondant le monde concret de l'expérience quotidienne et le monde du rêve de la drogue, ils expliquent au catholique que je suis : « Ce que je crois je l'ai vu. Toi, tes croyances, tu les

tires de la lecture de la Bible. L'Européen connaît par le papier, l'Africain connaît par l'iboga. » L'évidence de la chose vue, ou qu'ils croient telle, dépasse tout raisonnement. Et on a l'impression que le raisonnement s'emploiera à justifier ce qu'ils croient être des observations expérimentales. Il faudrait pouvoir comprendre comment les bwitistes distinguent rêve, réalité, imagination... La croyance, quasi générale en Afrique, aux voyages faits en rêve, aux sorciers que l'on peut y rencontrer et aux dangers qu'ils font courir, va dans le même sens.

Les bwitistes expriment leurs croyances religieuses à travers des symboles. Le catholicisme fait de même, mais la symbolique dont il fait usage est née d'une civilisation paysanne du blé et du vin, de régions de climat tempéré où la végétation disparaît en hiver pour reparaître au printemps. Peu adaptée à la civilisation industrielle moderne, cette symbolique n'est pas d'emblée compréhensible sous l'équateur.

Dans l'univers du bwiti, tout a un sens caché. Les Fangs ont-ils un goût exceptionnel pour l'ésotérisme? Ils se plaisent dans ce monde de mystère et d'allégories où les objets se renvoient les uns aux autres, où il y a toujours possibilité de faire pénétrer l'imagination plus avant, où rien n'a une signification définitive, acquise une fois pour toutes.

Par exemple, les personnages principaux du panthéon sont Nzame et Nyingone, venus du lointain folklore fang. Nzame, « fils » de Dieu, crée ce monde, Nyingone, sa parèdre, participe à son œuvre. Le bwiti conserve ces deux personnages, mais il y voit en outre un symbole et un autre aspect du couple biblique Adam et Eve, premiers parents du monde. A un autre niveau, il croit retrouver ces deux figures en Jésus et Marie. Les notations, parfois contradictoires, s'accumulent. Adam et Eve ont péché en s'accouplant avant d'en avoir la permission du père créateur Mebeghe. Mais Nzame, de son côté, a entrepris de créer le monde sans avoir la capacité de réaliser une telle œuvre. Aussi Jésus, qui est leur symbole et leur réapparition, a-t-il été justement puni et ses souffrances sont une expiation méritée.

Tout un système de mythes et d'interprétations va ainsi, s'emboîtant, pièce après pièce, les unes dans les autres. Aucun d'entre eux n'est présenté comme plus important que le reste, comme l' « Evénement » dont les autres

seraient seulement préfiguration, symbole et répétition... On pressent ici une orientation d'esprit difficilement compatible avec les idées de progrès ou de déroulement historique. Tout est décrit à travers un relativisme universel. Certains faits sont-ils vrais? D'autres ne sont-ils que des images? On ne se soucie pas de faire une distinction. On ne cherche pas non plus à dater les faits, à les classer selon une chronologie quelconque. Tout pourrait être aussi bien simultané : l'histoire n'a pas de sens. Elle se lit dans toutes les directions. Ces dispositions d'esprit mènent à une inquiétante indifférence à la vérité historique. Me sachant catholique, mes amis bwitistes m'interrogeaient sur la Bible et son interprétation. Mais ils sont insensibles à toute argumentation exégétique ou archéologique : la poésie est plus importante à leurs yeux que la vérité historique.

Tout est interprété comme symbole, chaque esprit, chaque mythe est susceptible d'être décomposé et ses éléments, devenus les symboles d'autre chose, acquièrent une vie autonome.

Les dessins décrits plus haut en fournissent une preuve. Bien que la secte qui les a fournis soit considérée comme hérétique et tenue en méfiance, ils fournissent une illustration convenable de cette méthode de pensée.

Le prêtre avait dessiné toutes sortes de pièces anatomiques : « Le foie de Dieu qui refroidit toutes choses et fournit la glace. Il s'appelle sainte Solange. » Devant une image représentant très schématiquement une balance avec deux plateaux et un cœur pour marquer le point d'équilibre, l'artiste interprétait de la façon suivante : « Les plateaux de la balance représentent les poumons. Quand l'âme vient à l'eau (conception) elle monte, l'homme sage ici (plateau rouge), le féticheur là (plateau violet). Le cœur est comme la cloche. Chaque côté connaît les péchés. Au milieu une route pour les bébés sans péchés. Nzé, la panthère, esquissée sur le bras du fléau, en forme de saint Michel dans l'état méchant. Le réveil (dessiné en dessous), en forme de mère. Le cœur était dans la montre (mouvement d'horlogerie). Nzé était dans la montre. C'est lui le grand chef. Parce que la montre contrôle tous les devoirs. Il y a une chose : le cœur bat, prend la force. La femme dit au mari : " Tu as été en voyage. Il y a ceci et cela de nouveau. " Si ce sont des choses de colère, la montre contrôle.

La montre " Dik Dok " est la mère de Nzé, chargée par lui de contrôler tout. Le cœur a été laissé (dessiné) là comme intermédiaire entre Dieu et sa mère. La montre enregistre et ne juge pas. Elle fait que chaque chose a son temps. La panthère jadis sortait de la brousse avec raison pour dévorer quelqu'un. Ça se fera encore, parce que début et fin c'est la même chose. Elle reviendra manger ceux qui ont mangé les hommes et gardé leurs crânes. »

A propos des mâchoires, le prêtre dit : « Comme Dieu a fait la nature, il y a des hommes en haut et en bas. En haut sont les supérieurs, anges et saints. Le bon devient saint. Le féticheur, lui, est jeté dans la boue. Le péché des sages n'est pas gravement contrôlé, parce qu'ils n'ont pas été les premiers à pécher. »

On devine, à travers ces discours, des préoccupations semblables à celles des occultistes européens cherchant toujours à comparer macrocosme et microcosme.

Toute la métaphysique a un caractère flou, lié probablement à la méthode de raisonnement par symboles et par analogies : en tirant un peu l'argumentation on arrive à n'importe quelle démonstration, selon que l'on accentue ou que l'on néglige l'un ou l'autre élément du récit qui peut servir de symbole... La souplesse de ce mode de raisonnement, dangereux pour la transmission de notions précises, est favorable à la prolifération et à l'enchaînement d'idées nouvelles.

III. BWITI ET VIE SOCIALE

Le bwiti s'adapte fort bien à la vie sociale moderne. Son attitude à propos du féminisme le montre parfaitement. Les Mitsogos, dans leur bwiti traditionnel, n'admettent pas les femmes à l'initiation. Le bwiti fang, au contraire, les reçoit. Initiées comme les hommes, elles mangent comme eux le « bois amer » et font, comme eux, le voyage en esprit dans l'autre monde. Elles participent à toutes les cérémonies, non pas comme une foule inorganisée, mais dans un rôle qui leur est spécialement attribué : il y a un chœur des hommes et un chœur des femmes, participant tous deux aux chants et aux danses. Des solistes de l'un

et l'autre sexe peuvent se produire. Aucune ségrégation n'est marquée. Des néophytes des deux sexes peuvent être baptisés ensemble : tout se passe d'ailleurs très pudiquement; au moment du bain dans la rivière — rite de purification — les sujets sont drapés dans une serviette. Pour l'initiation d'un homme, comme pour celle d'une femme, un parrain et une marraine assistent le candidat. Tous les rites réservent une part importante de leurs rituels à la forme féminine de la divinité. Nyingone Mebeghe, fille de Dieu, correspondant à Nzame, mère Egnépé, Eve ou Marie, sont très souvent invoquées.

Les hétérodoxes, dont j'ai décrit plus haut les dessins, vont plus loin et proclament un véritable « pouvoir féminin ». Expliquant l'image d'une figure solaire surmontée d'un petit cercle, le prêtre déclare : « C'est le soleil d'aujourd'hui parce que la nature a changé. Le temps de Nzame Mebeghe n'existe plus. Missolinelle [nom forgé par la secte] est du sexe féminin et [désignant le petit cercle] voici son Saint-Esprit. Avant " Ama la croix " [mot forgé par la secte] était au soleil. C'est la femme qui siège maintenant et le soleil est changé. Avant le père travaillait. Maintenant c'est la mère qui a le pouvoir. Le commandement devrait être à la femme, celui qui a vampirisé serait puni juste, tandis que le garçon marche la politique [compromis, arrangements]. Si ce n'était pas le féticheur, c'est la femme qui aurait le commandement. La maman Missolinelle est sage. Nous, les enfants, aussi. La maman Nyingone est mauvaise, ses enfants sont mauvais. Nyingone Mebeghe, ce qu'elle faisait quand Dieu crée une âme, elle la prend et la jette dans la fontaine de sang, ce qui le rend féticheur. Les grands médecins de vampires le repèrent et donnent les interdits [mékaga] qui accroissent la puissance de sorcellerie. Un enfant qui a le mékaga, il est plus fort que n'importe qui. Le féticheur est plus considéré que n'importe qui devant toute autorité, surtout, avant. » Trop riche d'éléments divers, cette citation, que je n'ai pas voulu mutiler, montre cette gynécocratie acceptée ou attendue.

Provenant, il est vrai, d'hérésiarques qui rejettent un des personnages du panthéon classique, elle n'est pas révélatrice de l'ensemble du courant bwitiste. Plus mesuré, il ne s'attaque pas aux privilèges masculins, tout en reconnaissant aux femmes une place originale : les femmes

ont des coryphées (yombi) dont le rôle est important; elles purifient le temple au début de la cérémonie et préparent la venue des esprits; les okambi, gardiens de la communauté, sont souvent des femmes... Mais la responsabilité d'une chapelle et des cérémonies qui s'y déroulent ne repose jamais sur une femme : même si elle a le titre de « nima » elle ne pourra pas « donner l'iboga » à des disciples sans l'intervention d'un confrère. L'accès aux fonctions dirigeantes est également réservé aux hommes et on ne voit jamais de femmes musiciennes.

Aucun des documents bwitistes que j'ai pu consulter ne fait allusion à la polygamie. Souvent les cultes syncrétistes apparaissent comme une protestation contre la civilisation occidentale ou contre le christianisme et le régime matrimonial est un point crucial des discussions. Dans le cas du bwiti, il en va tout autrement : rien ne fait jamais songer à un retour à des traditions ancestrales, à une nostalgie du passé.

Comme beaucoup de peuples africains, les Fangs connaissent pourtant ce sentiment : un mouvement de regroupement des ayongs, des clans dispersés au hasard de la conquête ancestrale, était né au moment de la guerre de 1940-1945. Aucun écho ne s'en répercute dans le bwiti. On ne peut même pas savoir si les ayongs forment un canal de transmission pour les rites. Rien n'oblige un néophyte à se faire initier par un parent. Les rites sont nombreux au sein de la religion, mais les croyants n'estiment pas, en général, qu'ils soient représentatifs de tel ou tel ayong. Le bwiti est au-dessus de tout cela, estiment-ils. Il doit pouvoir être pratiqué par tous les hommes. Dans une vision, un adepte s'est vu chargé de la mission de faire construire, à Libreville, un temple qui pourrait être mis à la disposition de divers groupes. D'autres pensent que les Européens peuvent, eux aussi, être initiés et estiment qu'il est nécessaire de renoncer au secret qui entoure la signification profonde des symboles.

Le bwiti fait-il figure de religion nationale, de culte d'Etat? Pendant la période coloniale, il a été suspecté à cause du secret dont il entourait ses cérémonies : on l'accusait d'encourager des pratiques illégales de sorcellerie, voire même de pratiquer des sacrifices humains. Le président Léon M'ba semble y avoir été initié et avoir reçu par la suite un appui particulièrement actif de certains

groupes. A l'égard du catholicisme la position du bwiti est ambiguë. Un prêtre, très proche du président M'ba, est révéré par les bwitistes comme un martyr de leur cause. Mais les évêques africains sont très réticents vis-à-vis de la secte. Beaucoup de bwitistes s'estiment profondément chrétiens et ne voient dans leur culte que des pratiques complémentaires de la religion.

On le voit, le bwiti ne paraît pas lié à une revendication antioccidentale.

Dépassant d'emblée le niveau du groupe ethnique, se posant comme religion nationale, le bwiti va donc au-delà et s'estime valable pour l'humanité entière. Le problème racial n'est pas vraiment dépassé pourtant. Il reste posé.

Mais les réflexions à son sujet s'ordonnent selon deux axes contraires. D'une part, la négritude est présentée comme une valeur positive. D'autre part, elle paraît liée à une infériorité.

Dans la plupart des récits, les esprits de l'autre monde sont décrits comme blancs. Au moment des cérémonies, les initiés se couvrent le visage de poudre blanche pour montrer qu'ils pénètrent dans l'au-delà. Sans reconnaître à la blancheur une supériorité, ce rite montre qu'elle est profondément différente. Des témoins d'ailleurs assimilent le monde des Blancs au Paradis. Les hommes vont de réincarnation en réincarnation. « Quand ils ont mangé l'iboga, dit un témoin, ils voient les hommes morts. Ils ne les voient ni au ciel ni en enfer, mais dans ce monde : celui qui est gabonais devient tchadien, etc., jusqu'à ce que l'être humain ait fait tout le travail qu'il a à faire sur terre. Alors il devient blanc, a de l'argent et est à Paris qui est le ciel. Quand on parle de la fin du monde... en réalité le monde ne finira pas mais les gens n'auront plus à travailler, ils auront une situation et le monde entier sera construit et arrangé comme l'Europe. »

Certains rites, certains textes liturgiques témoignent d'une suspicion envers la négritude. Selon un document fourni par un réformateur du rite, Assumega Ening, « la parole que le père Ngo et la mère Ngo (les ancêtres) avaient transmise au Fang pour qu'il dise à Nzame, ce sont ces paroles-là que le Bieri de Nyingone, fille de Mebeghe, qui est amie de l'Eboga (titulature de la chapelle de notre informateur), transmet; Nyingone a envoyé ce rite

pour unir les hommes non vampireux et ceux dont les vampires ne sont pas anthropophages. Les hommes de mère Nyingone auront la vie éternelle au ciel. Les paroles du Bieri de mère Nyingone sont perdues pour les Fangs par suite de l'habitude de vampirer et par ignorance de l'écriture : ils s'en sont servis dans leurs contes alors que les Blancs les avaient transcrites dans la Bible... » Nyebe Angone, Eboga Fang, Biere Nyingone, c'est une voix féminine. C'est pourquoi on a dessiné le Bieri à la ressemblance d'une femme, avec des seins. C'est pourquoi Nyebe Angone Eboga parle la nuit, car la nuit c'est la femme, la nuit aussi est noire comme nous. « Alors notre temps est arrivé. N'acceptons plus que notre vie soit perdue et que nous restions dans l'obscurité. Prenez l'iboga pour laver vos cœurs afin que la lumière de mère Nyingone descende vers nous et embrase nos esprits pour connaître Dieu. »

Un autre passage du même auteur montre qu'il se réconcilie avec lui-même et accepte et revendique même sa race : « Dieu le Père a fini de travailler avec la vie des hommes jaunes. Dieu le Fils a fini de travailler avec la vie des hommes blancs. Ce temps-ci, c'est le temps de Dieu le Saint-Esprit, de Dieu la Mère, de Nyingone, c'est elle qui a la vie du Noir. Elle dit que, comme elle va commencer son travail, la vie doit être changée et compter des choses nouvelles et bonnes. Ceux qui étaient derrière se mettent devant, ceux qui étaient devant sont derrière pour toujours. Ceux qui étaient derrière les cases montent dans les cours, ceux qui étaient dans les cours, qu'ils partent derrière et en brousse. C'est pour cela qu'elle dit : le temps des os et des fétiches est fini, les vampires finis, le temps du mensonge est fini... »

Cette fierté raciale retrouvée n'est pas orientée vers le mépris des autres races : « La foi de l'amitié d'Iboga est envoyée pour unir les hommes non vampireux pour qu'ils forment la troupe de mère Nyingone; la foi d'Iboga unit tous les non-vampireux, morts et vivants, blancs et noirs, pour qu'ils forment une seule race, qu'ils forment une vraie amitié de toute la vie parce que le fils de Dieu va bientôt arriver pour le jugement. »

Le dépassement des différences raciales est en cours, mais il n'amène pas à oublier les ancêtres. « Chacun doit parler sa langue, dit notre texte, l'enfant doit respecter son père et sa mère puisque ce sont eux que Dieu a mis à

ta porte, puisqu'ils sont ton Dieu, ils doivent recevoir tes paroles et les faire passer à Dieu. Ainsi ta porte doit être ouverte. » Après avoir récité sa généalogie, paternelle et maternelle, le prophète dont nous suivons ici le recueil de prières conclut : « Je suis enfant de la porte d'Oyono Nzame. C'est à cette porte que je dois taper quand je parle à Dieu. En ce sens le Fang dit : il n'est pas bon de passer la tortue pour tuer l'éléphant. Ton père et ta mère sont la tortue que tu dépasses et Dieu l'éléphant que tu vas tuer devant. Tout homme doit parler à Dieu devant sa porte. Comme ça Dieu comprendra. »

Les coutumes anciennes ne sont pas niées brutalement : elles sont refondues dans une synthèse nouvelle. La lignée considérée jadis uniquement en droit patrilinéaire est maintenant évoquée selon la double descendance. Le culte des ancêtres n'est pas rejeté avec mépris, il est subordonné au culte divin. Comme toujours, chez les Fangs, la discussion retombe sur les bieris. Le prophète André Mvom lui consacre un long passage : « Quand le Fang est venu d'Ozamboga, il est venu avec le biéri : c'est ça la voix par laquelle on parle à Dieu. Père Ngo et mère Ngo ont dit à leurs fils : « Quand nous mourrons, prenez nos têtes; c'est à ces têtes que vous demanderez tout ce que vous voudrez. [...] Quand vous parlerez aux biéris, c'est-à-dire quand vous parlerez aux morts, prenez l'arbre iboga que vous mangerez quand vous voudrez nous voir et nous entendre. [...] Fabriquez un tam-tam qui ouvrira la porte entre vous et nous les morts [...] qui restera comme appel et annonciateur. Ils avaient donné la cithare en disant : la cithare est la case où l'esprit des morts parlera. C'est ça qui prendra nos paroles sur terre et les emmènera au pays des morts, qui prendra les paroles des morts pour les porter sur terre; c'est elle qui va unir tous les esprits, les morts et les vivants. Il fit encore et donna le balafon et l'arc musical. [...] Quand ils sont venus d'Ozamboga, l'homme jaune commandait par la force de Dieu le Père. Quand ils ont apporté ce biéri d'Ozamboga avec les os de père Ngo et de mère Ngo, ils se sont multipliés beaucoup. Alors les hommes de vampires, les vieux vampireux, se sont réunis et ont dit : Nous nous sommes multipliés, partageons les os de père Ngo et de mère Ngo, que chaque tribu prenne sa part de biéri... Maintenant nous ne devons plus donner l'iboga aux gens pour que les non-vampireux

ne sachent plus le miracle pour voir les morts et les entendre. Nous le savons nous seuls. Nous leur ferons manger seulement le melan. [...] Alors [les hommes] ont oublié tout, ils ont pris ces paroles et les racontent comme des fables et des légendes. Quand ils ont fini de se partager le biéri, Dieu le Père avait terminé tout le travail. Dieu le Fils s'est levé et le Blanc a pris le commandement par sa force et il commande la race noire. Le Fang avait pris l'habitude de vampirer et avait augmenté le biéri. Chaque ayong avait gardé dix biéris, chacun ne parlait plus qu'à son propre père, il avait transformé tout en fétiche, le biéri était corrompu par l'habitude du vampire [1]. »

La dégénérescence du biéri se trouve fort bien expliquée. La condamnation mesurée qui est portée contre lui permet de ne pas blesser les esprits à propos d'un élément essentiel de la culture et de la sensibilité fangs.

Mais il est bien difficile d'affirmer que cette position est celle des bwitistes. Il n'y a pas, en effet, une Eglise unifiée qui défende une orthodoxie. Les rites sont divers. Comme les visions de la drogue sont un élément essentiel des révélations religieuses, rien ne peut prémunir le corps de doctrine contre des innovations susceptibles de tout bouleverser. Rien ne peut prévaloir contre les visions. En effet, si la divinité a voulu découvrir aux yeux de quelques initiés un aspect inédit de l'autre monde, si elle a voulu lui transmettre des consignes nouvelles, rien ne peut s'opposer à cette évidence directe; ni la raison, ni la commune croyance, ni la morale naturelle ne peuvent endiguer des nouveautés. Par la forme même de la révélation qu'ils invoquent, les bwitistes sont suspects aux yeux de leurs voisins, ou des gendarmes : tout est possible chez eux puisque tout peut être justifié et commandé par une vision.

Cette autorité du rêve explique probablement le foisonnement des sectes ou des rites divers. Certaines voies sont reconnues. Mais il s'en crée de nouvelles; il suffit qu'un initié ait la révélation d'un chant nouveau, d'une danse

---

1. Le texte original est en langue fang. La traduction, faite par un Fang, emploie les mots « vampireux », « vampirer » qui ne sont pas les termes corrects du français tel qu'il est parlé en France. Il m'a semblé utile de les conserver cependant, car ils dénotent une aptitude à créer des mots dans la meilleure ligne de la phonologie populaire française.

originale, d'une nouvelle hiérarchie des esprits... Il organise alors les cérémonies et ne peut plus se contenter de participer aux veillées de prières organisées par ses voisins.

La question de la langue liturgique est un bon exemple de cette diversification et de cet émiettement des croyances. A l'origine, le bwiti, venant des Mitsogos, emploie leur langue. Puis des réformateurs traduisent en fang les recueils de prières. Mais le mouvement ne s'arrête pas là. Dans leur voyage mystique, certains initiés ont perçu des sons qu'ils ont attribués à la langue des esprits. Ils reviennent avec un vocabulaire entièrement nouveau. De même que l'initié reçoit un nom nouveau, les êtres, dans l'autre monde, sont désignés par un nom différent. Mais la langue nouvelle ne se limite pas à une anthroponymie ou à une toponymie. Des objets culturels reçoivent également une nouvelle dénomination. Dans certaines chapelles, les fidèles ont inventé des noms nouveaux pour désigner des notions aussi courantes que haut, bas, gauche ou droite. Ces mots ne sont pas réservés au culte. Ils servent également dans l'usage quotidien. Et, à la limite, on se demande si le bwiti, par le principe même de la révélation individuelle, n'est pas susceptible de rompre toute vie sociale, de créer une nouvelle tour de Babel où la confusion des langues engendre anarchie et dispersion.

Il est remarquable, dans ces conditions, que les adeptes des divers rites arrivent à vivre en paix les uns avec les autres, sans fulminer d'excommunications. Cependant les informateurs savent très bien indiquer les rites auxquels ils participent et ceux auxquels ils ne veulent pas assister.

En réalité la division en trois ou quatre grands rites est bien théorique, et chaque chapelle, tout en se recommandant d'un rite, forme une Eglise assez repliée sur elle-même. Et c'est probablement par là que le bwiti se montre particulièrement séduisant. Alors que l'Eglise catholique réunit des masses au sein desquelles chacun se sent un peu perdu, le culte bwiti est une affaire familiale; autour du chef de famille, souvent de famille restreinte, il rassemble quelques parents et amis. Au milieu d'une vingtaine de personnes, qu'il connaît toutes, le fidèle ressent la chaleur affective d'un petit groupe et l'épanouissement individuel que l'on peut y rencontrer. Le bwiti, avec ses chapelles familiales, permet aux chefs de famille de regrouper les

leurs et de donner à leur autorité le caractère religieux sacré qu'elle avait perdu depuis que le culte des ancêtres avait périclité.

Féministe, individualiste, bien adapté à la famille restreinte, le bwiti a donc des attraits particuliers pour la société fang.

L'organisation est fort mince. Certes une hiérarchie distingue initiés et non-initiés. Selon leurs désirs et leurs visions, les initiés peuvent accéder aux grades supérieurs et, avec l'agrément de leurs pairs, devenir à leur tour des prêtres et des organisateurs de cérémonies, des initiateurs. Ceux-ci pourraient, en dirigeant leurs disciples, jouer un rôle important, mais leur devoir est simplement de veiller à ce que les conditions matérielles de la vision soient remplies et de suivre le déroulement du rêve. Toute instruction, toute éducation explicite sont exclues.

Le bwiti facilite évidemment l'insertion de personnalités douées de dons inaccoutumés. Poètes, musiciens, artistes de toutes sortes trouvent là un cadre permettant l'expression de leurs talents. Les esprits trop originaux pour supporter sans contrainte la vie quotidienne y trouvent un exutoire. Une satisfaction mystique vient combler les inassouvis.

Pourtant l'individualisme absolu de cette religion basée sur les songes hallucinés comporte des menaces pour la vie sociale, en refusant son intérêt à la vie présente, en mettant l'inspiration individuelle, dans ce quelle a de plus fuligineux, au-dessus de tout contrôle de la raison, de la morale ou de la société, et même en refusant le langage convenu. On comprend les hésitations du gouvernement gabonais, qui tantôt paraît favoriser le bwiti, tantôt l'interdit.

Contrairement à beaucoup de cultes syncrétistes africains, la défense contre la sorcellerie, l'acquisition de pouvoirs mystiques, celle de la santé même ne tiennent pas dans le bwiti fang un rôle de premier plan. Les fidèles se situent dans un autre domaine. Toutes ces choses existent bien pour eux, comme pour leurs voisins, mais elles sont secondaires. Peut-être les Fangs ont-ils été inspirés par l'exemple des Mitsogos chez qui existent des « ordres » spécialisés dans les fonctions magiques ou thérapeutiques. Des rites spéciaux d'Ombwiri rassemblent les malades; ils présentent bien des traits communs avec les cultes proprement religieux du bwiti. Orchestre, chants, danses,

drogue accentuent la ressemblance. Mais les patients se font initier pour chercher dans l'au-delà les secrets de la santé : au cours de leur hallucination ils voient les herbes qui serviront à les guérir, ou des esprits bienveillants qui leur expliquent les moyens de se soigner. Quant aux sorciers, l'attitude à leur égard est surprenante. Le bwiti ne prétend pas leur interdire de s'infiltrer dans ses cérémonies. Il ne cherche pas à se prémunir contre eux. Certes on recommande aux fidèles qui vont entreprendre le voyage au bout de la drogue de confesser leurs fautes. Mais rien n'empêche un sorcier anthropophage de pénétrer dans l'autre monde et d'y avoir des visions. S'il voyait Dieu, toutefois, on estime qu'il en mourrait. Mais les bandzis estiment être au-dessus des dangers. Lors de leur initiation, on leur a coupé ongles et cheveux et tout a été enfoui au pied de l'arbre planté pour la circonstance devant le temple. L'arbre replanté plus tard pourra servir de refuge à l'âme du bandzi. Mais lorsqu'on enfouit les déchets corporels, une grand-mère de l'initié les reçoit dans l'au-delà, les jette dans la gueule de l'arc-en-ciel qui les avale et les conserve ainsi sous bonne garde. Nul ne saurait s'emparer dès lors d'une personnalité dont les fragments sont ainsi protégés. Ainsi le bwiti rompt-il le cercle vicieux de la sorcellerie. D'ordinaire on se protège en employant des moyens analogues à ceux de qui vous attaque : une sorcellerie entraîne une sorcellerie plus forte. Ici, au contraire, le fidèle s'élève à un autre registre où les procédés magiques ne jouent plus.

On voit combien il est difficile de classer le bwiti parmi les cultes syncrétistes. Syncrétiste, il l'est sans nul doute puisqu'il prend ses sources d'inspiration aussi bien chez les Mitsogos que chez les chrétiens et dans la tradition ethnique des Fangs.

Il ne semble pourtant orienté ni vers le passé, ni vers le présent : pour lui présent et éternité se rejoignent. Tourné vers l'effusion mystique, il ne consacre que peu d'attention à la fusion des consciences, à la chaleur du groupe. Les fidèles ont le regard fixé sur Dieu et sur l'autre monde plutôt que vers la communauté. Ses cérémonies semblent pleines d'une méditation amère de la condition humaine, cependant que ses mystiques paraissent chercher réponse à des questions d'ordre intellectuel, à des pourquoi ou des comment, tandis que le désir d'amour divin ou de

salut individuel est secondaire. Cette espèce de gnosticisme est assez rare pour être signalée.

La complexité du bwiti fang explique son dynamisme face aux religions universalistes. L'individualisme et l'esprit communautaire y trouvent à la fois satisfaction.

Jacques BINET.
(O.R.S.T.O.M.)